

Loris Mittaz

L'homme qui dit tout à son piano

MUSIQUE Le pianiste de Chermignon se raconte avant son concert à Crans-Montana. Il évoque sa maladie qui lui fera perdre la vue, sans s'appesantir sur le sujet. Car l'essentiel est ailleurs.

PAR CHRISTINE.SAVIOZ@LENOUVELLISTE.CH / PHOTO SABINE.PAPILLOUD@LENOUVELLISTE.CH

SON ACTU

→ Loris Mittaz donnera un concert le samedi 23 septembre, à 19 heures, à la chapelle Saint-Christophe de Crans-Montana, dans le cadre des Crans-Montana Classics. Il présentera son nouvel album «Atom» à travers lequel le public découvrirra son univers. Réservations obligatoires sur www.cmclassics.ch/concerts/loris-mittaz.

Quand il se met au piano, Loris Mittaz oublie tout et se laisse emporter par la musique. L'artiste de 22 ans glisse ses doigts sur les touches, en fermant les yeux. Et la magie opère. Dans la maison familiale à Chermignon-d'en-Haut, sa chienne Anis se pose à ses pieds. «Parfois, elle me lèche le bras. Je ne sais pas si elle veut me dire qu'il faut que j'arrête, mais je le prends positivement», rigole le pianiste en regardant sa compagne à quatre pattes avec tendresse.

Cela fait sept ans que le duo vit ensemble 24 heures sur 24, ou presque. Atteint de rétinite pigmentaire – une maladie génétique dégénérative qui le rendra aveugle à terme –, Loris Mittaz a désormais besoin de sa chienne pour sortir. «Cela fait deux ou trois ans qu'elle me guide dans mes déplacements quotidiens.» Les premiers contacts avec Anis ont cependant été «sportifs». «J'avais peur des chiens mais au fil des jours, je me suis attaché à elle qui est calme et douce.»

Ne pas se poser de questions

Loris Mittaz avait 4 ans quand sa maladie a été découverte. C'est à l'école que ses problèmes de vue ont été détectés. «Au début, on parlait sur une myopie.» Un contrôle ophtalmique à Lausanne pose le diagnostic. Loris Mittaz le raconte sans émotion, nullement choqué alors par ce verdict médical. «Le souvenir qui me reste, c'est celui des grosses machines utilisées pour analyser mes yeux.» Au fil des mois, le garçon se rend compte que sa vue dégénère. «Mais je ne me posais pas de question. Cela se fait progressivement, alors je m'habituais peu à peu.» Pas du genre à s'apitoyer sur son sort – «Je ne peux de toute façon rien y faire» –, il continue de suivre l'école «normale» avec des

adaptations rendues possibles grâce à la Fédération suisse des aveugles. «Elle transmettait des documents sur ordinateur à mes enseignants pour que je puisse lire. Tout s'est bien passé», raconte-t-il en exprimant sa colère à l'idée que des enfants malvoyants ou aveugles doivent intégrer des écoles spécialisées. «C'est incompréhensible, car il est tout à fait possible de suivre une école normale. Cela doit changer.»

La maladie prise comme une simple différence

Difficile pour lui d'expliquer comment il voit aujourd'hui, si ce n'est que son champ de vision se restreint de plus en plus. «Là, je ne vois que votre silhouette. En plus, j'ai oublié comment c'était avant puisque ma vue ne cesse de diminuer.» Et surtout, Loris Mittaz refuse d'être résumé à sa maladie. Elle n'est pas «l'essentiel de sa vie», insiste-t-il. S'il n'a aucun tabou d'en parler, il considère cette «différence» comme faisant partie de lui. «Nous avons chacun nos spécificités. Moi, c'est celle-là. Ni plus ni moins.» D'où son refus de passer pour un



«J'aime l'idée que j'emène les gens en voyage et que chacun fasse librement le film de ce qu'il entend.»

LORIS MITTAZ
PIANISTE

héros ou une victime. Loris Mittaz est. Tout simplement. Et la maladie ne l'empêche pas de réaliser ce qu'il souhaite. «Mes problèmes de vue ne me brident de rien. C'est clair qu'il y a des choses que je ne peux pas faire, comme conduire une voiture, mais j'ai des amis qui peuvent m'amener où je dois aller, ou je prends les transports publics.» Surtout, rien ne pourra l'empêcher de jouer du piano. «Là, le handicap n'interfère pas.» Ce sont ses parents qui lui ont suggéré d'apprendre cet instrument. Agé alors de 8 ans, il n'avait jusqu'alors que le football en tête – il est d'ailleurs toujours passionné par Arsenal, confie-t-il en aparté. Personne dans sa famille n'avait jamais joué du piano.

Le piano, son meilleur ami

Immédiatement, le garçon apprécie cet instrument. «Cela a été un coup de bol», sourit-il. Il apprend à danser sur les touches jusqu'à ses 12-13 ans, puis éprouve l'envie d'arrêter. Ses parents l'encouragent à continuer. «J'ai de la chance qu'ils m'aient toujours soutenu. Cela fait beaucoup dans la manière

dont je vis la maladie.» Loris Mittaz suit leur conseil et, après s'être formé dans le classique, il se lance dans le jazz. «Cela m'a donné un coup de boost.»

«J'ai oublié comment c'était avant puisque ma vue ne cesse de diminuer.»

LORIS MITTAZ
PIANISTE

Aujourd'hui, il ne pourrait se passer de musique. «Jouer du piano me fait du bien physiquement et mentalement. C'est une sorte d'échappatoire.» Au point que son piano est presque devenu son meilleur ami. «Je lui dis tout à travers mes doigts.» Il peut y évacuer ses émotions, qu'elles soient positives ou négatives, et les transmettre aux gens qui l'écoutent. «J'aime l'idée que j'emène les gens en voyage et que chacun fasse librement le film de ce qu'il entend.»

BIO EXPRESS

→ Loris Mittaz est né le 15 juin 2001. Dernier d'une famille de trois garçons, il vit à Chermignon-d'en-Haut depuis ses 4 ans. Pianiste passionné, il a suivi une formation classique puis de jazz. Il a commencé des études d'ostéopathie, mais a abandonné, faute d'avoir assez de temps à consacrer à la musique. Il suit actuellement les cours de l'école de massage dont il espère décrocher le diplôme dans trois ans.

Depuis quelques années, il s'est mis à composer, en particulier la nuit où il parvient plus facilement à se mettre dans sa bulle. Ses doigts se posent sur les touches et improvisent pendant des heures. «Je ne réfléchis pas.» L'homme est instinctif. Au début de ses tâtonnements en composition il y a cinq-six ans, il peinait à se satisfaire du résultat. «Je faisais de petites bribes par-ci par-là. Cela ne donnait pas grand-chose.»

Car Loris Mittaz ne le cache pas. Il prend les choses à cœur et veut «tout faire bien». Il a ainsi tendance à se crispier. C'est peut-être ce qui lui a donné l'idée de suivre une formation de masseur. «J'aime ce qui est lien avec le corps et l'aspect social de ce métier», explique-t-il en se massant spontanément les bras. Cette profession lui permettra de gagner sa vie à 50%, l'autre moitié étant consacrée à sa carrière de pianiste. «Ce serait mon rêve de pouvoir vivre uniquement de la musique, mais je me rends compte qu'en Suisse, c'est difficile.»

Comme toujours, le Chermignonard refuse de s'apitoyer sur son sort. Il se concentre sur sa vie ici et maintenant. Un peu sur celle de demain. Il sait bien que, dans quelque temps, il ne verra plus du tout, mais n'y pense pas. «La seule crainte que j'ai est de ne plus voir la lumière», accepte-t-il de confier lorsqu'on évoque le sujet. C'est l'unique ombre que sa maladie pose sur lui. «Mais je m'adapte tous les jours à la diminution de ma vue, alors cela se fera de façon douce.» Et puis, il n'a pas le choix que d'accepter. «Je me suis toujours dit que cela aurait pu être pire.» L'essentiel est ailleurs. Pour Loris Mittaz, il se trouve suspendu à des notes.